

Recherches sociographiques



François OUELLET (dir.), *Lire Poliquin*, Sudbury, Prise de parole, 2009, 298 p.

Lélia Young

Volume 51, numéro 3, septembre–décembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045498ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045498ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Young, L. (2010). Compte rendu de [François OUELLET (dir.), *Lire Poliquin*, Sudbury, Prise de parole, 2009, 298 p.] *Recherches sociographiques*, 51(3), 591–594. <https://doi.org/10.7202/045498ar>

Des rapprochements sont ainsi effectués avec l'œuvre de Ponge, et plus encore de Michaux. Boisclair consacre également de très belles pages à l'habitation du paysage et aux couleurs, notamment le noir. Si Robert Melançon n'est pas peintre, sa poésie et ses réflexions théoriques sont indissociables de la peinture. Boisclair insiste sur le dialogue instauré avec les œuvres de Mario Merola, mais aussi avec des œuvres fort diverses appartenant à l'histoire de la peinture, remarquant que Melançon est l'un des rares poètes québécois – si ce n'est le seul – à écrire à partir d'œuvres autres que celles de ses contemporains immédiats. Contrairement à celles de Garneau et Giguère, l'œuvre de Melançon ne s'inscrit pas dans un mouvement esthétique qu'elle essaierait de promouvoir, mais s'essaie patiemment à faire voir par un travail sur la description.

L'un des mérites les plus appréciables de l'ouvrage est qu'il n'offre pas seulement une étude approfondie de ces trois œuvres. Conformément aux exigences du genre, Antoine Boisclair s'attache à souligner les lignes de convergence et de divergence des trois poètes, mais il complète son étude par quelques chapitres plus brefs entourant les études monographiques qui situent les œuvres des poètes étudiés dans leur contexte historique, littéraire et artistique. L'ouvrage compte ainsi des mises au point sur l'École de Montréal, Gilles Hénault, Claude Gauvreau, les esthétiques formalistes ou encore Robert Marteau, Fernand Ouellette ou Jacques Brault. Conjuguées les unes aux autres, elles offrent un panorama saisissant de la problématique du regard à l'échelle de la poésie québécoise du XX^e siècle. Une belle envergure de réflexion alliée à la finesse de l'analyse font de *L'École du regard* un ouvrage dont la densité de propos est sous-tendue par un nombre considérable de références bibliographiques. Il s'agit incontestablement d'une contribution importante à l'histoire littéraire et artistique québécoise.

Élise LEPAGE

Faculté des arts et administration des affaires,
Collège universitaire de St-Boniface.
elise.lepage@yahoo.ca

François OUELLET (dir.), *Lire Poliquin*, Sudbury, Prise de parole, 2009, 298 p.

Lire Poliquin rassemble les communications des treize participants au colloque sur « L'univers narratif de Daniel Poliquin » organisé dans le cadre de l'Accfas (2006). Cherchant à cerner l'évolution de son œuvre et à en faire une mise au point critique, les contributeurs nous permettent de prendre conscience des enjeux thématiques ainsi que des diverses stratégies et formes qui habitent l'écriture de l'écrivain. Ils nous offrent un livre de référence incontournable qui guidera les recherches à venir dans le champ d'étude de la littérature franco-ontarienne. Leurs analyses sont fondées sur diverses avenues théoriques (D. Maingueneau, J. Paterson, M. Bakhtine, G. Genette) et l'ensemble est précédé par l'introduction de François Ouellet – qui jette un coup d'œil important sur les publications savantes antérieures à 2006 – et par l'intervention stratégique de Daniel Poliquin sur l'évolution de son œuvre.

Daniel Poliquin commente certains points qui occupent les critiques comme la filiation entre les personnages ou leur évolution dans la trame narrative de ses récits. La référence à l'histoire est elle aussi présente dans son discours. L'écrivain affirme par exemple que *Le roman colonial* est un « essai sans frontière » né à la suite des intolérances d'un débat référendaire auquel il participa. Il réitère ici sa méfiance envers la classe intellectuelle embourgeoisée et le souverainisme québécois. Il rit sans se cacher de cette idéologie qu'il qualifie de « cariée » et « fleur-delisée », dont les contradictions restent invisibles à une « mémoire ignorante ». Son intervention montre que l'engagement idéologique n'empiète pas sur l'aspect esthétique de son œuvre, et que, bien au contraire, il l'alimente en lui attribuant un caractère universel qui projette sa création au sein des enjeux littéraires et sociopolitiques du Canada. *Lire Poliquin* a l'avantage de réunir des articles de chercheurs qui se sont déjà penchés sur l'œuvre et d'autres qui y consacrent leurs premières analyses de fond.

Les articles regroupés dans l'ouvrage offrent un large éventail de réflexions et ils traitent, entre autres, du processus narratif et de la problématique identitaire des personnages afin de montrer comment la réalité est utilisée dans la construction du récit poliquinien. Ainsi, la contribution de François Paré, qui parle de dérive et dérivation du romanesque chez Poliquin, montre que, si le romancier entretient une prédilection particulière pour des personnages en perpétuelles transhumanes, c'est parce que leur déracinement s'adapte aux formes d'une narration mobile et enchâssée qui permettent de fragiliser la parole narratrice au profit des voix marginales du récit. Par exemple, c'est dans la communication avec le démuni, le marginal, que le narrateur de *L'Obomsawin* déleste sa conscience et se construit une identité juste (Jimmy Thibeault). Les personnages de Poliquin s'occupent à transformer leur passé et l'histoire des autres (*La Côte de sable*, *L'Obomsawin* et *L'Écureuil noir*). Passé et histoire, mémoire et perte interagissent dans la reconstruction déficitaire du « savoir individuel et collectif » (François Paré, Nicole Bourbonnais). L'article de Lucie Hotte, qui traite de narration, d'altérité et d'éthique, signale que, dans *L'Écureuil noir*, il n'y a pas multiplicité de narrateurs et que le contexte romanesque aide l'écrivain à exposer des problèmes de conscience, les affres de l'humanité qui l'entoure et à se libérer des obsessions qui le hantent.

Le contexte de la nouvelle répond aux mêmes visées. Se penchant sur les deux recueils de Poliquin, *Le Canon des Gobelins* et *Nouvelles de la capitale*, Michel Lord montre que les notions d'éthique, d'ethnie, d'esthétisation formelle et de dialogisme opèrent ensemble dans la construction du récit de la nouvelle. Notons ici que toute étude qui aborde la question dite « ethnique » gagnerait à bien définir le mot en fonction de la notion de multiculturalisme (voir les travaux de Gilles Bourque et Jules Duchatel). *Lire Poliquin* montre encore que, si les relations entre certains personnages sont marquées d'écart et de distorsions (Marie-Ève Pilote), c'est parce que l'ordre social dominant, en perpétuelle déconstruction, déhiérarchisé et hétérogène, poursuit une volonté de partage et d'égalitarisme qui refuse la *doxa* et la hiérarchisation chez l'écrivain (*L'Obomsawin* et *L'Écureuil noir*). Ce recueil signale aussi qu'à travers l'image composite du Métis (Lyne Girard), un pont entre les peuples et les cultures permettrait aux personnages en quête d'identité d'accéder au bonheur découlant d'une intégration sociale (*L'Obomsawin*, *L'Écureuil noir*

et *Samuel Hearne*). Romancier franco-ontarien, Poliquin inscrit ses romans dans une optique culturelle américaine, sans se départir pour autant entièrement de l'influence culturelle européenne qui attire les écrivains de la bourgeoisie (Jean Morency). Son œuvre accèderait à un renversement ou à un surpassement positif de la dérélition dès que la réalité est admise avec ses failles. Ainsi à titre d'illustration, dans *La Côte de sable*, un accès au bonheur devient possible pour Véronique et la gent féminine qu'elle représente (Claudie Gagné). Le trajet romanesque observé par François Ouellet dans *L'Écureuil noir*, *L'Homme de paille* et *La Kermesse* confirmerait l'existence d'un double renversement fondateur, biblique et identitaire, qui aboutirait à l'abandon des fausses identités au profit d'une identité véritable, forte de son authenticité. Lire Poliquin nous montrerait, au moyen de fort intéressantes démarches démonstratives, que de *Temps pascal* à *La Kermesse*, le romancier ne cesse d'esquisser un rapprochement avec le Québec et que chez lui, il n'y a pas de rapprochement sans distanciation paradoxale, doute et critique ironique, déconstruction et reconstruction de soi et des autres « par intercession réciproque » (Patrick Bergeron). Le lecteur devra bien relire par exemple le roman *L'Obomsawin* pour pouvoir apprécier l'étendue de l'ironie, interpréter la fiction et extraire sa vérité des contradictions juxtaposées (Johanne Melançon).

En analysant l'« impératif identitaire » qui émerge du génotexte de l'œuvre de Poliquin, Robert Yergeau y relève une conception coextensive du mot « frontière » et signale que « le *continuum* idéologique » (issu d'une négation identitaire franco-ontarienne), qui émerge des œuvres de l'écrivain depuis *Temps pascal*, perdue dans *La Côte de sable*, *L'Écureuil noir* et *Le Canon des Gobelins*. Cependant, dans *La Kermesse*, il y aurait le déblocage d'un « savoir identitaire » permettant un retour au père biologique, un espoir d'amour et de paternité qui pourrait marquer un tournant dans l'œuvre de Poliquin (François Ouellet). La relation problématique qui unit le fils au père et au Québec finira par s'estomper dans le personnage de Lusignan. La réconciliation avec le père et le Québec passerait donc, selon Robert Yergeau, par l'acceptation de l'identité dynamique du « Métis culturel » vivant une autochtonie particulière entre sa mère patrie et son pays natal.

Lire Poliquin sort des sentiers battus et illustre bien que la littérature franco-ontarienne se retrouve du côté « de la différence et de la différenciation » alors que la langue se range du côté de la domination. Sur ce plan, le livre de Jean-Pierre BERTRAND et Lise GAUVIN (dirs), intitulé *Littératures mineures en langues majeures* (Les Presses de l'Université de Montréal, 2003), alimenterait la réflexion théorique sur l'espace littéraire car le sujet exposé touche aux littératures mineures, c'est-à-dire aux littératures qui se trouvent dans l'espace francophone. *Lire Poliquin* se situe donc dans un champ doublement marginal : d'une part, par sa distanciation littéraire (distance avec l'intérieur le plus proche qui est dans ce cas le Québec) et, d'autre part, par son appartenance à une minorité francophone au sein de l'anglophonie qui l'encerclé (distance avec l'extérieur, dans ce cas-ci, le Canada anglais). Au dilemme linguistique et identitaire (spécificité territoriale, géopolitique et sociohistorique) fait écho la question de l'ancrage littéraire qui projette l'œuvre de Poliquin vers une reconnaissance universelle. Cette légitimation renégocie la notion d'appartenance identitaire tout en faisant l'illustration et la défense de la

langue-culture minoritaire franco-ontarienne. *Lire Poliquin* indique sans ambages que l'écrivain franco-ontarien a répondu au défi lancé à son identité en ouvrant ses portes à la pérennité.

Lélia YOUNG

*Département d'études françaises,
Université York, Toronto.
lyoung@yorku.ca*

Gilles DUPUIS et Dominique GARAND (dirs), *Italie-Québec, Croisements et coïncidences littéraires*, Québec, Éditions Nota Bene, 2009, 294 p.

Comparer deux littératures qui participent de deux mondes – le Québec et l'Italie, si distants géographiquement, historiquement, socialement, culturellement, linguistiquement – et qui ont subi des influences si diverses et connu si peu d'échanges au cours des siècles qu'ils sont, à l'évidence, incomparables : telle est la gageure proposée par Gilles Dupuis et Dominique Garand dans leur ouvrage. Les auteurs qui ont participé à cette entreprise périlleuse semblent effectivement vouloir s'excuser d'avoir osé chercher, et trouver au hasard de ces recherches, des affinités entre deux univers littéraires si éloignés. Ils soulignent le plus souvent les différences entre les auteurs qu'ils comparent et leurs ancrages respectifs dans des traditions non partagées ou leur spécificité à l'intérieur de ces traditions, quitte à noter « l'absurdité critique » à laquelle pourrait porter leur comparaison (Dominique Garand, p. 23).

Les contributions de la première partie de l'ouvrage, rassemblées sous le titre « Filiations parallèles : langue et histoire », sont à nos yeux celles qui ont le mieux évité cette « absurdité critique » en ne cherchant pas la « coïncidence » à tout prix pour opérer de véritables « parallèles productifs » comme nous le laissions espérer l'avant-propos du recueil (Gilles Dupuis et Dominique Garand, p. 8). La majorité des articles qui s'intègrent dans cette partie illustrent bien le fait que la comparaison passe par la mise en valeur de différences, et que « la confrontation entre les littératures italienne et québécoise, si contrastée, [permet] dans cette perspective de mieux voir ce qui, de part et d'autre, les caractérise ou leur fait défaut » (Dominique Garand, p. 14). On découvre en effet dans les contributions de Gerardo Acerenza et Gilles Dupuis comment l'affirmation identitaire a pu s'exprimer d'une même façon dans le choix d'une langue à défendre et illustrer au Québec et dans certaines régions d'Italie (la Sardaigne ou la Sicile, en particulier), à une même époque – les dernières décennies du XX^e siècle – et combien les analyses du rapport à la langue de leurs peuples – celles de Jacques Ferron et de Leonardo Sciascia – se recourent et se complètent, tout comme les stratégies linguistiques mises en place dans les romans de Sergio Atzeni et de Francine Noël. Pensons à leur utilisation de lexies appartenant à des variétés régionales/nationales « non standards », par exemple. Cette même coïncidence « productive » apparaît dans d'autres contributions, en particulier dans le sens donné au choix d'un genre pour le roman, roman historique ou « encyclopédique », dans des périodes clés vécues